

Marc Charbonnier

Aya

Avant-propos

Quand j'étais enfant, je fermais les yeux et je pensais à l'an 2000. Je voyais des gratte-ciels partout, s'élançant jusqu'à toucher les nuages et entre lesquels des voitures volantes se faufilaient et se croisaient à toute allure.

En l'an 2000, ma première automobile, une Peugeot 206 blanche ne daignait pas décoller de la route. Cela ne m'a pas tant ennuyé, finalement. Aucune de ses semblables ne quittait le sol non plus.

En l'an 2000, nous découvrons, émerveillés, un réseau informatique mondial : Internet. Il fallait plusieurs minutes pour se connecter et nous naviguions à la vitesse d'un escargot.

En l'an 2000, l'équipe de France de football gagnait l'Euro. Je m'en fichais, je n'aimais pas le foot et puis nous étions déjà champions du Monde.

En l'an 2000, les États-Unis élisaient Georges Bush. Trois ans plus tard, il déclarait la guerre à l'Irak sur la base d'accusations mensongères.

En l'an 2000, le supersonique Concorde s'écrasait au moment du décollage, sur un hôtel de Gonesse. Et dire que j'attendais les voitures volantes.

Bref, l'an 2000 ne ressemblait pas à mes rêves. Pas du tout. Non pas que tout soit échec, malheur ou futilité, mais on s'était bien moqué de nous, les enfants des années 70.

Est-ce cette déception qui m'invite à rêver l'avenir autrement aujourd'hui ? Peut-être. Peut-être pas. En tout cas, la science-

fiction qui naît dans mon esprit ne comporte ni voitures volantes ni gratte-ciels s'élançant jusqu'à toucher les nuages.

Notre planète va mal. Cela sonne comme un lieu commun. Est-ce pour cette raison, précisément, que tout le monde ou presque s'en fiche en 2020, et que certains espèrent encore des voitures volantes ? D'ailleurs, on découvre de temps en temps des prototypes de ces automobiles *prêts à être commercialisés*. Étrangement, leurs concepteurs semblent être les seuls à ne pas s'apercevoir qu'ils viennent d'inventer... l'avion ou l'hélicoptère.

« La maison brûle et nous regardons ailleurs », avertissait Jacques Chirac, ancien président français en 2002. Tiens encore l'an 2000, ou presque. On se souvient plus volontiers de ses pommes.

J'ai pensé ce livre à la fin de l'année 2019. À cette époque, je plaisantais avec des amis sur le pangolin chinois qui aurait mangé une chauve-souris. À moins que ce ne soit l'inverse.

À l'instant où j'achève ce roman — oui, cela peut paraître étonnant, mais je le termine par l'avant-propos — 1 871 754 personnes sont mortes de la COVID-19 dans le monde. Finalement, le pangolin et la chauve-souris de l'Empire du Milieu ne me font plus rire du tout.

J'ai écrit ce livre intégralement durant la Pandémie. Dans quelques années, elle fera partie de l'Histoire et comptera au programme des écoles du monde entier.

J'ai imaginé ce livre à l'aune de cette funeste année 2020 et de l'an 2000 qui ne correspondait pas à *mon* an 2000. J'ai songé à un futur qui ressemble à notre présent, mais en pire.

Sauf sur un point : notre espérance et notre farouche volonté de conserver notre humanité et notre liberté.

Prologue

L'été 2039 touche à sa fin. La brise du soir qui souffle depuis quelques heures refroidit à peine la terrasse en pierres du Gard. Partout autour, les cigales s'ymbalisent toutes plus fort les unes que les autres dans l'espoir d'une union féconde avant la nuit. Elles s'endormiront puis reprendront leur concert nuptial le lendemain quand le soleil réchauffera leurs ailes.

Elle est assise à la table en bois exotique qui trône au centre de la terrasse. Une table de récupération. Il l'a trouvée sur une brocante locale quelques jours après leur déménagement. Leur exode, plutôt. Ils sont partis sans rien. Du jour au lendemain. Des supermarchés vides, des pompes à essence prises d'assaut jusqu'à la dernière goutte, des postes de police incendiés, des boutiques pillées de fond en comble. Et ce virus qui tue au hasard sans états d'âme. Des promesses de vaccins, des enjeux politiques, des crises économiques à répétition.

Rester ? Partir ? Ils se sont posé la question. Il avait hérité de cette maison. Une grand-tante qu'il avait à peine croisée, encore moins connue. Son aïeule n'avait pas d'enfants, elle lui avait légué son seul bien, par défaut. Une maison en pierres, isolée, mais pas trop, un terrain de taille raisonnable adossé à une forêt de chênes

verts, un vieux puits, vestige d'une époque où cela se faisait, quelques arbres fruitiers qui en avaient vu d'autres.

Rester ? Partir ? Ils étaient partis. Jeunes mariés, anciens camarades de lutte, parents en rêves, ils s'étaient dit qu'ils y seraient en sécurité. Elle avait lu des livres de collapsologues, ces scientifiques, empêcheurs de tourner en rond, qui avaient anticipé la chute de l'humanité. Elle avait manifesté, était devenue une activiste, elle l'avait rencontré. Il pensait un peu comme elle. Pas complètement, mais elle l'avait convaincu. Ils avaient manifesté ensemble. Il était devenu un activiste. La plupart de leurs contemporains s'en fichaient, encore obsédés par le mirage d'une croissance économique infinie, par l'accumulation de richesses ou par la crainte d'un retour à l'âge de pierre. On verrait bien, pensaient-ils tous, aveugles. La croissance verte comme nouveau mantra. Puis la Grande Épidémie comme un coup de grâce.

Ils avaient fait de cette bicoque leur nid d'amour. De bric et de broc. De récup et de troc. Il se montrait piètre bricoleur, mais il avait fait de son mieux. Leur foyer était devenu résilient, autonome, autarcique. Ils avaient créé leur premier potager. Cela n'avait pas fonctionné tout de suite. La moitié mangée par des larves de hanneton. L'autre moitié n'aurait pas nourri plus qu'un ascète. Il restait des conserves dans la cave, heureusement.

Cette deuxième saison s'annonce exceptionnelle. Un zeste de chance, une nature conciliante, une main plus verte ? Elle n'en sait rien. Lui non plus. Il n'est plus là depuis la fin du printemps. Reparti à Genève pour participer à la reconstruction du monde comme l'affirmait leur amie commune. Il s'est laissé entraîner, convaincu qu'un renouveau était possible grâce à COMNIS, cette

multinationale ultime qui finance tout. Après avoir aspiré l'argent de partout, pendant tant d'années, l'hydre avait jeté les fondations d'une nouvelle humanité, suppliée par les États en faillite. La Confédération Mondiale était née. COMNIS prendrait le relais, mais il fallait lui abandonner les rênes. Désormais, elle établirait les règles du jeu.

Il y croit. Elle, pas du tout. Ils se sont souvent disputés ces dernières semaines, à ce sujet ou pour une brouille. Il est parti, un peu fâché, mais en promettant de revenir. Elle lui fait encore confiance. Elle s'occupera de la maison le temps que les choses se tassent. Il est parti, il y a quatre mois, déjà. Il ne donne pas trop de nouvelles. Peut-être est-il trop absorbé à *travailler* avec Énéa ? Elle n'aime pas ça. Il devrait être assis sur ce banc, à ses côtés.

Elle découpe des tomates, celles du jardin. Elles sont magnifiques, charnues, juteuses. Une fois cuites, mixées, mises en pot et stérilisées, elles rejoindront les étagères de la cave en prévision de l'hiver. Les stocks font plaisir à voir. De quoi traverser la saison froide sans crainte. Encore qu'il ne fait plus si froid. On n'a pas aperçu de neige en plaine depuis au moins dix ans dans la région.

Les cigales se sont tues. Pour la nuit. Elles ne le savent pas, mais elles ne passeront pas la fin de l'année. C'est comme ça. Cela a toujours été comme ça. Même s'il fait chaud en hiver, cela ne change rien. L'espèce meurt. Puis renaît. Pas de ses cendres, mais des millions de larves qui attendent leur tour, cachées sous la terre, depuis des mois, des années pour certaines.

Le cycle de la vie est étrange, injuste, parfois cruel. La vie, la mort. Mais à la fin, c'est toujours la vie qui gagne. Toujours.

1ère partie

Chapitre 1

Bonjour, nous sommes le vendredi 16 juillet 2055, il est 6 h 30, la température extérieure est de 34° et le ciel est couvert.

Aya ouvrit un œil puis l'autre. La lumière orangée de l'aurore qui se levait sur Genève inondait le petit appartement dans lequel vivaient la jeune fille et son père. La fin de nuit avait été agitée, perturbée par le ballet des orages qui n'avait cessé qu'aux premières heures du jour. Comme chaque matin, Aya sentait le regard bienveillant que son père, Balthazar Murphy, posait sur elle, telle une caresse. Il se réveillait toujours avant elle. Comme chaque matin, il avalait son petit-déjeuner, composé d'une boisson à base de chicorée et de quelques barres énergétiques.

— Aya ! Lève-toi, ma puce ! entendit-elle, dans son dos.

— Hummm... Encore un moment, papa...

— Ne traîne pas trop. Aujourd'hui, tu commences ton stage, chez COMNIS. Tu t'en rappelles ? J'ai usé de persuasion pour que tu puisses l'effectuer dans le laboratoire de niveau 1. En prin-

cipe, tu n'y aurais pas eu accès. Je ne voudrais pas que tu fasses mauvaise impression le premier jour.

— Je sais papa, je sais...

— Tu vas pouvoir tester la puissance inouïe du supercalculateur ! C'est une occasion en or pour toi et pour nous. Allez, viens manger, Aya !

L'idée de pouvoir expérimenter ses lignes de code sur eCOM, l'intelligence artificielle qui avait permis à COMNIS d'asseoir son pouvoir sur le monde, eut raison des dernières réticences d'Aya. Avec ses pieds, elle projeta son duvet au bout du lit et rejoignit son père à l'unique table du studio. Balthazar avait déjà préparé son chocolat chaud, plus précisément une boisson au goût chocolaté, mais qui ne contenait pas la moindre trace de cacao. Des agronomes étaient parvenus à synthétiser cette amande dix ans plus tôt. Cette avancée technologique limitait la dépendance de la Confédération Mondiale aux importations des fèves, devenues hors de prix en quelques années. Seule L'Élite avait droit à la version originelle.

Aya se contentait de cet ersatz. Balthazar la gratifia d'un baiser sur le front, et elle trempa une barre énergétique dans son breuvage.

Balthazar s'enquit du temps de transport prévu jusqu'à son bureau. Depuis seize ans, il travaillait chez COMNIS dans le département des Sciences de l'Information et des Données en tant qu'ingénieur en chef. Il occupait un poste prestigieux que beaucoup lui enviaient, d'autant plus qu'il n'appartenait pas à l'Élite. Simple homme du Peuple, il côtoyait les plus grands et contribuait au bon fonctionnement du système. Aya ressentait une im-

mense fierté chaque fois que l'un de ses professeurs citait les recherches de son père.

Le prochain Tube à destination de Presqu'île part dans 6 minutes et 32 secondes. Le taux de fréquentation actuel est de 87 %. Aucune perturbation n'est annoncée.

Comme à son habitude, Balthazar installa son casque à résonance osseuse sur le sommet de sa tête. L'appareil se coupla instantanément avec sa montre, un micro-ordinateur ultra puissant qui contenait toute son existence numérique. Un *cadeau* de COMNIS offert à tous les habitants de la Confédération à leur dixième anniversaire et qui ne les quittait que le jour de leur mort. Chaque jour, comme la plupart des sujets de la Confédération Mondiale, Balthazar profitait du trajet en Tube pour écouter les Informations Officielles, un journal continu entièrement écrit et diffusé par eCOM.

Il vous reste 3 minutes et 12 secondes. Le prochain Tube est annoncé pour 7 h 31.

— Bonne journée ma grande ! On se voit à la caf pour la pause ?

— D'ac papa ! Je serai certainement avec Stella, mais on passera te dire bonjour.

— Ne te mets pas en retard, il ne faudrait pas perdre bêtement des PointsCOM dès le premier jour.

— Promis ! Je partirai à l'heure. Enfin, j'essaierai ! ajouta-t-elle en riant.

La porte automatique s'ouvrit. L'ingénieur adressa un dernier baiser à sa fille et disparut sur la coursive.

Aya vida sa tasse d'un trait et se dirigea vers la salle de douche, la deuxième pièce du studio. Trois minutes plus tard, elle en ressortit, lavée et séchée. La jeune fille aurait volontiers profité plus longtemps de la chaleur de l'eau sur son corps, mais elle avait déjà consommé la moitié du quota quotidien alloué à leur logement. Balthazar avait tenté d'obtenir un supplément. En vain.

Le choix des habits ne posait aucun problème : depuis l'arrêt des importations de tissus en provenance d'Asie, seules les combinaisons synthétiques étaient abordables. Parler de choix était d'ailleurs un grand mot puisque le Market destiné au Peuple ne proposait que deux modèles, un par genre. Le simple plaisir de la cliente qu'elle était, captive de l'unique plateforme de commerce en ligne, se résumait à en sélectionner la couleur, dans une palette quasi infinie de seize millions de teintes.

Face aux trois tenues dont elle disposait, Aya opta pour la violette, sa préférée. Pour son premier jour de stage, elle tenait à paraître à son avantage.

Le prochain Tube à destination de Nations part dans 8 minutes et 12 secondes. Le taux de fréquentation actuel est de 94 %. Aucune perturbation n'est à prévoir dit Kurt. Enfin, la voix masculine qu'elle avait choisie pour leur Compagnon, l'assistant numérique piloté par le supercalculateur eCOM et qui gérait la domotique de la maison. *Un jour, il faudra que j'essaie de le pi-*

rater, se dit Aya sans prononcer le moindre mot, de peur que Kurt ne la dénonce aux autorités.

Constatant qu'il lui restait un peu de temps, elle appela Stella, sa meilleure amie, qui avait également eu la chance d'intégrer le stage de codage sur eCOM grâce à ses excellents résultats scolaires. Balthazar avait appuyé sa demande, pour la forme. Les deux filles se connaissaient depuis qu'Aya avait six ans. Stella était arrivée dans sa classe un matin de mars, juste après les émeutes de 2047. Aya n'avait pas compris tout de suite pourquoi le visage de cette enfant de neuf ans affichait une telle tristesse. Elle s'en était inquiétée auprès de son père qui lui avait raconté les ravages causés par les rébellions dans le monde entier, les millions de morts, les camps de réfugiés, les passeurs, les trafics en tout genre et les centaines de milliers d'orphelins qui, comme Stella, trouvaient asile dans les grandes mégapoles. Aya, touchée par le parcours de cette fille à la peau mate et aux cheveux frisés, s'était alors promis de s'en faire une amie pour la vie et de veiller sur elle. Après quelques jours de méfiance à l'égard d'Aya, Stella s'était laissée apprivoiser et une amitié indéfectible était née.

— Salut ! Ça va, ma belle ? Prête pour le grand jour ?

— Oui, Aya ! Toujours prête !

— Je passe te prendre dans dix minutes et on file à l'école ?

— Yes ! se réjouit Stella. Je t'attends en bas de mon immeuble.

Juste avant de partir, Aya observa une dernière fois son image sur l'écran géant qui servait autant de miroir que de cloison entre la kitchenette et la pièce de vie. Ce qu'elle y vit lui plut : décidément, le blond châtain clair de ses cheveux se mariait

à merveille avec le violet de sa combinaison. D'un geste sur sa montre, elle déclencha la caméra intégrée. Instantanément, tous ses amis de COMnet reçurent une photo d'elle. Peut-être lui donneraient-ils quelques PointsCOM pour lui faire plaisir ? Elle n'obtiendrait jamais la notoriété de ces éphémères vedettes de l'unique réseau social, mais elle laissait parfois s'exprimer ses penchants narcissiques.

Il vous reste 2 minutes et 45 secondes. Le prochain Tube est annoncé pour 7 h 39.

Aya ne répondit pas. Quel ennui, cette voix. Dès qu'elle aurait un moment de libre, elle imaginerait des améliorations à lui apporter. Certes, elle *devinait* à quelle heure les occupants de l'appartement devaient rejoindre leur transport en commun, mais elle n'avait aucune idée de ce qu'ils *voulaient* vraiment : rester au lit ? Prendre le Tube d'après ?

Elle saisit sa tablette tactile, le seul outil indispensable en 2055, la glissa dans son sac puis s'approcha de la porte automatique qui la reconnut à son empreinte génétique.

Bonne journée, Mademoiselle Aya !

De l'autre côté, la coursive de son étage s'étendait sur plusieurs centaines de mètres. Une enfilade de portes identiques à celle de son appartement qui semblait ne jamais prendre fin. Des milliers de voisins qu'Aya aurait été incapable de reconnaître si elle les avait croisés dans la rue. Des membres du Peuple qui bénéficiaient, comme son père et elle, d'avantages particuliers en

18

raison de leurs compétences, de leur lien avec des dignitaires de l'Élite ou tout simplement parce qu'ils avaient atteint cent mille PointsCOM. Depuis la prise du pouvoir par COMNIS, en 2039, chaque habitant de la Confédération Mondiale disposait d'un capital de dix mille PointsCOM pour commencer. Adopter une conduite irréprochable donnait des points supplémentaires ; à l'inverse, toute mauvaise action faisait chuter le compteur. Posséder un grand nombre de points ouvrait l'accès à de meilleures formations pour leurs enfants ou à des services exclusifs tels que du sport, voyage ou des bonus alimentaires par exemple.

Aya se mit à courir, plus par plaisir que par peur de rater son Tube. Par chance, la coursive était climatisée, et surtout, assainie. Des purificateurs d'air équipaient tous les bâtiments et axes de déplacement de la mégalopole. Trois minutes de sprint à l'air libre lui auraient provoqué une toux incontrôlable. La jeune fille s'abstenait, comme les autres Confédérés, de s'aventurer trop longtemps en dehors des zones purifiées. Dans le premier escalier qu'elle emprunta, Aya manqua de renverser une vieille dame qui montait en claudiquant dans le sens inverse. Surprise par l'adolescente, elle fit tomber son sac à main, un modèle du début du siècle, qui se répandit sur les marches. Aya s'excusa (cette réaction lui rapporta instantanément trois PointsCOM qui compensèrent partiellement les cinq qu'elle avait perdus à cause de cet incident) et s'empressa d'aider la personne âgée à ramasser ses affaires.

— Non, laissez, je vais me débrouiller !

— Je vais vous aider, Madame, c'est de ma faute.

La vieille dame releva la tête et croisant le regard de la jeune fille, elle marqua un temps d'arrêt et lui sourit.

— Laissez, je vous dis, Mademoiselle , ce n'est rien. Je suis encore capable de me baisser.

Aya, surprise, recula et l'observa récupérer prestement le contenu de son sac à main. Un rouge à lèvres, un foulard, un flacon de médicaments , une tablette tactile, et une enveloppe cachetée. *Qui écrit encore des lettres de nos jours ?* Intriguée, elle dévisagea cette femme qu'elle n'avait jamais vue dans le quartier. Aya s'excusa une seconde fois et s'élança à nouveau dans les courses.

Elle atteignit la gare juste à temps. À peine eut-elle franchi les portes du Tube que le signal du départ retentit. Dans moins de deux minutes, après un bref voyage à plus de cent cents kilomètres-heure, elle atterrirait de l'autre côté de la ville. Stella logeait dans un petit studio de neuf mètres carrés depuis quelques mois, après huit ans passés dans un foyer pour réfugiés, en compagnie de dizaines d'autres enfants, tous orphelins comme elle. Stella avait vécu ce changement de vie telle une délivrance, la fin d'un cauchemar qui avait débuté dès les premiers instants de sa vie. En contrepartie de cette indépendance, COMNIS exigeait de sa part un engagement total dans ses études puis dans l'emploi qui lui serait attribué, en fonction de ses aptitudes.

L'empreinte génétique d'Aya déverrouilla la porte de l'appartement de Stella. Comme d'habitude, la jeune fille franchit le seuil avec entrain, heureuse de retrouver sa meilleure amie. Constatant son absence, elle s'inquiéta. Où était-elle passée ? Enlevée par la Résistance ? Séquestrée par un bandit de la Zone ?

Soudain, les battants de la penderie s'ouvrirent avec fracas.

— Whou ! cria Stella avant de partir dans un rire sans fin.

— Mais t'es folle ??? Tu m'as fait une de ces peurs ! Avec ce qu'on entend aux Informations Officielles, j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose.

— Que veux-tu qu'il m'arrive, ma chérie ? répondit Stella qui peinait à contrôler son fou rire.

— Je ne sais pas, moi. Ne me refais plus jamais ça !

Stella prit sa meilleure amie dans ses bras et l'étreignit chaleureusement. Aya dissimulait sa colère. Elle adorait Stella, mais à chaque fois qu'elle lui faisait une blague comme celle-ci, elle craignait de la perdre. La jeune fille, malgré ses trois ans de plus, était son alter ego depuis près de dix ans. Elle n'aurait pas supporté son absence. La tendresse de son amie eut raison de son exaspération et Aya lui rendit son étreinte.

— Allons-y, Stella, ne soyons pas en retard pour notre premier jour de stage !

— On y va en marchant ? J'ai plein de trucs à te raconter depuis hier.

— Tant que ça ? s'amusa Aya.

Les deux jeunes filles quittèrent le studio de Stella, bras dessus, bras dessous, et rejoignirent l'ascenseur le plus proche. Le trottoir climatisé se situait trente mètres plus bas, sous la terre. Après vingt minutes de marche et de bavardages, de tapis et d'escaliers roulants, elles atteignirent la porte principale du siège de COMNIS, le cœur numérique et politique de la Confédération Mondiale.

Chapitre 2

*You damn right, I've got the blues,
From my head down to my shoes
You damn right, I've got the blues,
From my head down to my shoes
I can't win, cause I don't have a thing to lose*

La voix rocailleuse et la guitare puissante de Buddy Guy envahirent soudainement les vingt mètres carrés de la chambre d'Andrew. Le corps de l'adolescent fut traversé de frissons. Il ouvrit les paupières et savoura cet instant. La veille au soir, il avait enfin réussi à brancher un antique iPod, déniché au marché noir de la ville, au système de sonorisation de la pièce. Ce qu'il appréciait le plus, c'était ce son, parfait car imparfait, et le phrasé ciselé des solos de l'artiste. Depuis plusieurs années, le service de streaming de COMNIS ne diffusait que la musique de synthèse. L'intelligence artificielle créait des chansons sur mesure, adaptées aux goûts de chacun, en piochant parmi les millions de titres numérisés dans les années 2000. Son algorithme les échantillonnait à la volée et produisait une musique unique pour chaque

abonné du service. Plus personne ne jouait d'un instrument au sein du Peuple ou de l'Élite, en tout cas pas ouvertement.

*I stopped by my daughters house
You know I just want to use the phone
I stopped by my daughters house
You know I just want to use the phone
You know my new grand baby came to the door
And said, granddaddy you know ain't no one at home
I said now look out*

Andrew vivait pour la musique, la vraie musique. Dès qu'il en avait l'occasion, il s'enfonçait dans les tréfonds de Genève, à la recherche de la perle rare. Si ses parents savaient où il s'aventurait, ils le *tueraient*, pensait parfois le jeune homme.

Il baissa le volume et profita des douze dernières mesures de blues avec béatitude.

L'écran géant de sa chambre affichait 6 h 50 en lettres pastel sur fond noir. Il était temps de rejoindre la salle à manger où l'attendait, comme chaque matin, un *petit déjeuner continental*, selon l'expression favorite de Béatrice, la gouvernante. Après avoir désactivé l'opacité des baies vitrées, Andrew contempla la vue qui s'offrait à lui. Sur près de 180°, de la chaîne du Jura aux Alpes, le spectacle le fascinait... Si ce n'était cette brume ocre permanente qui en masquait tous les détails. Parfois, après un ouragan, il avait aperçu le sommet du Mont-Blanc, désormais bien mal nommé car vierge de toute neige en été.

En tant que Président-Directeur-Général de COMNIS, son père bénéficiait du plus bel appartement de la ville, un splendide

deux cent cinquante mètres carrés au centième et avant-dernier étage du siège de la multinationale, juste sous le restaurant. Ce qui faisait probablement de lui, Andrew, l'adolescent le mieux logé de la Confédération, mais aussi celui qui disposait du meilleur point de vue sur l'état misérable de la planète.

Vêtu de ses habituels jeans-tee-shirt, des pièces de collection, il s'assit à l'immense table en verre autour de laquelle les grandes personnalités de ce monde partageaient régulièrement un repas avec ses parents. Ces derniers temps, Andrew trouvait toujours une excuse pour ne pas y assister, prétextant parfois du travail en retard ou une indigestion passagère. Accaparés par leurs mondanités, Simon et Énéa Bridgewater semblaient ne pas se soucier de son absence. Andrew savait pourtant qu'il n'en était rien. Ses géniteurs nourrissaient de grandes ambitions pour leur fils unique.

Andrew ne fit pas honneur au petit déjeuner, malgré l'abondance de mets, disposés avec soin sur la table par Béatrice : pain frais, confitures artisanales, fruits de saison ou encore pâte à tartiner pralinée invitaient aux agapes. L'adolescent n'avait pas faim, contrarié par l'idée de commencer ce stage de codage. S'il se rendait volontiers en classe deux jours par semaine, c'était pour garder un semblant de vie sociale. Peut-on nouer des relations quand son père est l'homme le plus puissant de l'Europe continentale ? Mieux valait ne pas tenter d'y apporter une réponse. Finalement, c'était dans les salles de concert clandestines de la ville qu'Andrew se sentait le plus à son aise.

Simon Bridgewater entra dans la pièce sans bruit. C'était un homme discret et Andrew se demandait souvent comment son

père pouvait gérer un empire tel que COMNIS avec ce caractère réservé.

— Bonjour Andrew, as-tu bien dormi cette nuit ?

— Oui, papa, ça va, répondit Andrew sans conviction.

— Je sais ce que tu penses. Que ce stage ne sert à rien et que tu ne veux pas apprendre à coder, mais c'est très important que tu acquières ce type de compétences. Plus tard, tu nous remercieras.

Andrew renonça à poursuivre l'échange. Ses parents se moquaient bien de ses aspirations. Il revoyait sa mère lui dire quelques jours auparavant : *Andrew, sois sérieux, musicien, ce n'est pas un métier*. Simon et Énéa n'imaginaient pas d'autre avenir pour leur fils que son intégration dans la haute hiérarchie de l'Élite. Il succéderait à son père, c'était certain.

Une fois de plus, l'adolescent se résigna à faire bonne figure durant le stage. Une fois de plus, tout le monde lui ferait croire qu'il était destiné à ce métier : on ne critique pas le fils du patron. Depuis son plus jeune âge, il s'était habitué à cette hypocrisie. Il en souffrait encore, parfois. Mais il n'avait aucun ami véritable avec qui partager son mal-être.

Andrew profita du temps qui lui restait pour s'éclipser dans sa chambre. Le laboratoire informatique se situait seulement quatre-vingt-dix-neuf étages en dessous de l'appartement familial, rien ne pressait. Il prit la guitare rouge et noire qui trônait au pied de son lit et ses doigts déroulèrent quelques notes d'une gamme pentatonique mineure. L'espace d'un instant, il était Buddy, B.B, ou Éric et non plus Andrew, le fils unique de Simon Bridgewater.

L'adolescent adorait cet instrument, l'affaire de sa vie. Il l'avait déniché chez Music Store, à Troinex, dans un quartier peuplé de gens ayant perdu tous leurs PointsCOM et

qui n'avaient d'autres choix que de vivre dans cette partie de la cité, à peine entretenue. Benny, le vendeur excentrique de la boutique, conservait cette guitare à la forme si particulière depuis plusieurs mois. Reconnaissable entre toutes, elle avait immédiatement attiré l'attention d'Andrew. Il s'était déclaré acquéreur et lui en avait offert un prix suffisamment élevé pour que la transaction se conclue rapidement, mais sans que cela éveille ses soupçons. Il venait d'acheter la première guitare de Brian May, membre d'un groupe de rock que plus personne n'écoutait. Une vieillerie pour les profanes, un trophée pour Andrew.

La montre de l'adolescent vibra et le ramena à la réalité. Il ne pouvait pas repousser sans cesse son départ pour le stage. Abandonnant sa guitare sur le lit, il quitta à regret son refuge. Il avait encore le temps de passer embrasser Énéa qui travaillait déjà dans son bureau. Elle restait un mystère pour Andrew. Il l'aimait certes, comme un fils aime sa mère, mais il ne se sentait pas proche d'elle, pas comme il l'était de son père. Andrew n'en connaissait pas la raison, il percevait une sorte de pudeur, de distance... Peut-être était-ce juste une impression ? Il ne se souvenait même plus quand elle l'avait serré dans ses bras pour la dernière fois.

Alors qu'il s'apprêtait à demander l'autorisation d'entrer dans le bureau — le souci d'Énéa pour la sécurité frisait l'obsession —, il entendit sa mère, en vidéoconversation. Par curiosité, il colla son oreille contre la porte de verre opaque.

— Il faut réagir maintenant et riposter sans pitié ! Quand leur attaque est-elle prévue ?

— D'ici quelques jours, une semaine tout au plus, répondit une voix qu'Andrew reconnut immédiatement. Notre contact ne dispose pas encore de la date précise.

— Dwayne, je ne vous paie pas à prix d'or pour des informations aussi peu claires. Dois-je vous rappeler ce que vous risquez si vous me décevez ? Vous avez jusqu'à la fin de la journée pour me transmettre tous les détails sur l'opération de ces renégats. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Affirmatif, Madame Bridgewater, vous aurez ce que vous me demandez dans les prochaines heures. À votre service, Madame.

— Et n'oubliez pas, rien ne doit fuiter, n'en parlez à personne. Ils ont peut-être infiltré un de leurs espions parmi nous. Ce plan ne fonctionnera que s'ils sont convaincus de nous surprendre. Sans compter que je ne veux pas avoir le comité d'éthique sur le dos et justifier mes opérations de sécurité.

— Oui Madame, je sais. Tout cela restera entre nous. Les hommes de mon unité, dont je suis prêt à répondre personnellement, garderont également le silence.

Énéa coupa la conversation. Andrew détestait cette attitude. Certains aiment toujours avoir le dernier mot, mais sa mère préférerait laisser ses interlocuteurs terminer l'échange avec l'impression d'avoir parlé dans le vide. Probablement, une manière de prendre l'ascendant sur eux.

Andrew resta coi. De quoi discutait Énéa avec Dwayne Stillman ? D'une énième tentative d'intrusion dans les serveurs, lancée par la Résistance ? Alors dans ce cas, pourquoi cet échange avec le Responsable de la Sécurité ? Dwayne Stillman ne gérait pas les questions informatiques.

Andrew renonça à entrer dans le bureau et à saluer sa mère. Il lui dirait plus tard qu'il était parti à la bourre. Elle ne lui en tiendrait pas rigueur tant qu'il s'était rendu à son stage.

La montre de l'adolescent vibra de nouveau. Il quitta l'appartement sans enthousiasme, préoccupé par ce qu'il avait appris.

Le laboratoire informatique semblait tout droit sorti d'un film de science-fiction des années vingt. Une gigantesque salle blanche, éclairée par un plafond de LED, abritait des dizaines de terminaux au design minimaliste qui faisaient face au supercalculateur quantique eCOM, protégé dans un haut cylindre de verre. La construction de cette machine avait nécessité la coopération des meilleurs informaticiens et électroniciens du monde, recrutés dans le plus grand secret. Un tournant technologique avait été atteint en 2042, lorsqu'eCOM, après avoir assimilé les milliards de téraoctets du réseau Internet, sut enfin répondre à n'importe quelle question et résoudre les équations mathématiques les plus complexes.

Du moins, c'est ce qui était enseigné dans les écoles et martelé par les Informations Officielles.

La machine omnipotente qu'Andrew observait avec attention régulait la vie de la Confédération Mondiale. Le fonctionnement du système, la gestion des PointsCOM, la répartition des places de travail, la surveillance des frontières, la décarbonation de l'atmosphère, la production industrielle et énergétique, tout, absolument tout relevait de son extraordinaire puissance de calcul.

Une fois l'effet de surprise passé, Andrew chercha du regard ses futurs camarades de stage. Il reconnut tout de suite trois

élèves de sa classe, deux garçons et une fille, comme lui, enfants de hauts dignitaires de COMNIS. Andrew entretenait de bons rapports avec eux, mais une méfiance réciproque subsistait, fruit des enjeux de pouvoir qui divisaient le Conseil d'Administration de la multinationale.

Un peu à l'écart du groupe, deux adolescentes discutaient ensemble. En étudiant leur tenue, Andrew comprit qu'elles appartenaient au Peuple. Participer à ce stage devint tout de suite plus intéressant.

Chapitre 3

— Nous ne pouvons pas attendre ! s'écria Casoar, le capitaine de la Première Unité, qui souligna sa détermination en frappant du poing sur la table. Nous n'aurons peut-être plus d'autre opportunité pour attaquer. Notre taupe chez COMNIS a entendu que les mesures de sécurité allaient être renforcées. Il est également probable qu'une opération d'envergure contre notre QG soit planifiée.

En fait de Quartier Général, le Comoedia, le seul cinéma lyonnais encore debout, abritait le commandement de la Résistance Française. D'ailleurs, pouvait-on parler de la France ? Il n'en subsistait que de grands ensembles urbains indépendants, le plus souvent occupés à se disputer les ressources des zones rurales, du moins ce qui en restait après les *prélèvements* effectués par la Confédération Mondiale.

Casoar scruta l'assemblée bigarrée qui l'écoutait attentivement et poursuivit.

— Je vous ai tous réunis aujourd'hui pour que l'on valide le plan d'intervention, sur lequel Freebird, Jay et moi-même avons planché pendant plusieurs semaines.

Jay, sa dernière recrue. Âgé seulement de dix-huit ans, le jeune homme n'était pas taillé pour le terrain. Chétif et incapable de tirer au fusil sur une canette de bière à trois mètres, mais avec son QI hors-norme, il portait admirablement son surnom : le geai, l'un des oiseaux les plus intelligents de la planète. Ce recrutement constituait un atout inestimable dans le groupe. C'était bien simple, en dix ans de commandement militaire, Casoar n'avait jamais rencontré de meilleur analyste. En petit génie de l'informatique, Jay envisageait n'importe quelle situation dans son ensemble, il avait lu l'ensemble des traités de guerre publiés et connaissait toutes les grandes batailles de l'Histoire. Il avait conçu un plan d'attaque et l'avait purgé de ses moindres failles. Enfin, toutes, sauf une : l'effet de surprise, indispensable au succès de la mission, mais par essence pas garanti.

Jay déplaça un antique tableau de conférence bancal et d'un geste assuré, il dessina, de mémoire, un schéma précis du siège de COMNIS.

— La salle qui abrite le supercalculateur eCOM se situe au rez-de-chaussée du bâtiment. A époque, les architectes craignaient un attentat par drone ou par crash d'avion comme en 2001 à New York. Ils ont donc conçu et construit le rez tel un bunker : murs de cinquante centimètres d'épaisseur, portes blindées, micropile nucléaire pour alimenter eCOM en cas de panne du réseau électrique. Bref, tout a été pensé pour parer les attaques. Même une bombe H n'en viendrait pas à bout.

En écho à ses derniers mots, une violente déflagration fit trembler le bâtiment. Une succession d'orages d'une intensité exceptionnelle traversaient la région lyonnaise depuis plusieurs

heures. La foudre s'abattait sans répit sur les quelques immeubles voisins encore debout.

Jay profita de ce signe du ciel pour marquer un temps d'arrêt et ajouter ainsi une pointe de suspense à ses explications. Il s'épongea le front avec sa manche avant de poursuivre.

— Comme dans tous les bunkers du monde, il existe une faille. La puissance du supercalculateur induit un très fort échauffement de ses circuits. Point de ventilateurs dans une telle machine : la seule solution efficace, c'est le refroidissement hydraulique. Il s'agit...

Au fond de la salle, une porte claqua et l'analyste s'interrompit. Tous les regards se tournèrent vers la personne qui se faufilait entre les sièges de velours rouges avant de rejoindre la scène.

— Continue Jay, je t'en prie. Faites comme si je n'étais pas là. Je viens juste m'assurer que tout est prêt de votre côté. Je vous expliquerai après, où nous en sommes, les codeurs et moi.

— Merci Freebird. Donc, je disais, le supercalculateur est rafraîchi à l'eau. Et pas avec n'importe quelle eau. Celle du Rhône, à l'aval du Lac Léman. Pour ceux qui ne sont jamais allés à Genève, ce fleuve prend sa source dans les Alpes suisses, se jette dans le Lac Léman et ressort, si je puis dire, à l'autre bout, séparant la cité de Calvin en deux. Bref, eCOM a besoin d'un écoulement continu d'eau pour refroidir sa structure et ses processeurs quantiques.

— Tu ne vas quand même pas nous faire remonter le long d'un tuyau ? railla Blackbird dit "BB", déclenchant l'hilarité de ses camarades.

— Tu ne crois pas si bien dire, Blackbird ! Le *tuyau* dont tu parles mesure un mètre de diamètre. Et c'est notre porte d'entrée, les amis !

Blackbird s'étrangla. Le spécialiste des explosifs de l'unité, n'aimait pas l'eau, mais alors pas du tout. La faute, selon lui, à un maître-nageur qui trouvait plus *pédagogique* de jeter ses élèves dans le grand bassin pour leur apprendre à nager.

Dès son arrivée au sein de la communauté, le colosse barbu venu du Canada avait trouvé sa place. Arrière-petit-fils d'un vétéran de la Seconde Guerre mondiale, il avait vécu les premières années de sa vie, plongé dans les mémoires que son arrière-grand-père avait consignées dans de petits carnets reliés de cuir. Lorsque les premiers signes d'effondrement étaient apparus en Europe dans les années trente, Blackbird avait embarqué à bord du premier bateau qui voulait bien de lui. L'un des derniers qui effectuaient des allers-retours entre les deux côtés de l'Océan Atlantique. Quatre-vingt-dix ans après son grand-père, c'était à son tour. C'était à lui de débarquer sur les plages françaises. S'il avait parfois mauvais caractère et arborait une fierté mal placée, Blackbird avait le cœur sur la main. On ne lui connaissait pas d'ennemis. Les quelques personnes qui ne l'appréciaient pas ne s'y frottaient pas. Sa carrure de bûcheron et ses tatouages tribaux impressionnaient les plus valeureux.

Casoar scruta l'assemblée. Les hommes et femmes qui renverseraient peut-être le cours de l'histoire. Difficile d'y croire, vu les circonstances. Une salle de crise cachée dans un ancien cinéma abandonné, baignant dans une atmosphère

humide et éclairée par des générateurs de fortune. La résistance ne tenait pas les meilleures cartes dans sa main.

— Et si tu nous expliquais comment rentrer par ce tuyau ? relança-t-il.

— J’y viens chef, j’y viens. Comme je vous le disais, le circuit de refroidissement prend sa source dans le Rhône, à environ un mètre en dessous du niveau de l’eau. Une grille obture l’entrée pour éviter que les déchets et débris de bois charriés par le fleuve n’y pénètrent. On l’ôte, on remonte jusqu’au bassin et le tour est joué !

Un doigt se leva parmi les résistants.

— Capitaine, sauf votre respect, nous ne sommes pas encore prêts, c’est du suicide, hasarda Rook l’un des combattants les plus expérimentés du groupe.

— Aurais-tu peur ? Cette mission est risquée, je le sais, vous le savez, mais tout le monde compte sur nous.

Casoar se montrait parfois dur avec ses hommes. Par moment, il le regrettait, mais l’enjeu de cet affrontement les dépassait tous. Casoar mourrait pour la liberté, mais également pour ses camarades. Et il savait qu’eux aussi se sacrifieraient pour lui. C’est ce qui rendait ce groupe si uni malgré les inévitables tensions qui apparaissaient avant de partir en expédition.

— Bon, j’ai un peu simplifié les choses, reprit Jay. Ça va être chaud, même très chaud. Premier problème, l’entrée du tuyau n’est pas particulièrement gardée, mais des soldats armés patrouillent jour et nuit le long des berges du Rhône. Deuxième problème, comme je vous l’ai dit, la canalisation mesure un mètre de diamètre. C’est un peu juste pour y faire pénétrer un homme avec une bouteille de plongée, vous devrez les pousser devant

vous. Vous emporterez des demi-bouteilles, plus légères à transporter et moins volumineuses, pour progresser dans la galerie. Et ça m'amène au troisième problème : le conduit s'étend sur environ cent mètres de long. Vous allez mettre plus de dix minutes pour accéder à la *piscine* conclut Jay en mimant des guillemets avec ses doigts.

L'assemblée demeura silencieuse. Seuls les cliquetis métalliques de l'antique ventilation résonnaient à travers la pièce. Jay s'assit avec les autres et céda sa place à Freebird.

— Pour atteindre à la grille, vous progresserez de nuit. Nous avons obtenu les horaires des tours de garde. Il y a une pause dans les rotations à 2 h 30 du matin. L'équipage du bateau de surveillance recharge les batteries. Sur une borne rapide à induction, ça leur prend trente minutes. C'est la durée dont vous disposerez pour vous glisser dans l'eau, dévisser la grille, vous introduire dans le conduit, fixer les charges, et fuir. C'est court, mais c'est jouable.

— On y va à combien dans ce tuyau, commandant ? questionna Rook.

— Quatre personnes suffisent. Deux autres monteront la garde sur la berge, en toute discrétion. Aucun coup de feu n'est permis sauf si vous êtes attaqués. Vos armes seront munies d'un silencieux.

La présence de Freebird insufflait du courage aux membres de l'équipe. Si le sommet de la hiérarchie s'impliquait dans les moindres détails et coordonnait l'assaut, c'est que ce combat s'annonçait comme celui de la dernière chance. L'échec n'était pas envisageable.

Freebird regarda ses soldats un par un et poursuivit.

— Une fois que vous serez à l'intérieur, vous n'aurez pas beaucoup de temps pour agir. Tout se réalisera sous l'eau afin d'éviter de vous faire repérer depuis le bord du bassin. À partir de ce QG, nous lancerons une attaque informatique de grande ampleur qui paralysera tous les systèmes de sécurité du bâtiment. Les gardes ne sauront plus où donner de la tête et les caméras ainsi que les drones de surveillance seront inopérants pendant quelques minutes. C'est là que vous interviendrez : vous devrez fixer les charges d'explosifs sur la structure immergée d'eCOM et ressortir par le conduit en sens inverse. Ne traînez pas, votre oxygène sera compté et chaque seconde passée sur place augmente le risque d'être repéré. Des questions ?

Le plan était clair. Restait à savoir qui ferait partie des effectifs.

— Nous en avons longuement discuté avec Casoar. Nous avons choisi cinq d'entre vous : Blackbird, Gull, Raven, Rook et Dove.

Entre soupirs de satisfaction et grimaces de jalousie, les résistants commencèrent à bavarder sans plus prêter attention à Freebird.

— S'il vous plait, s'il vous plait ! Un peu de calme. Je n'ai pas fini.

Le silence revint.

— Les autres, je vous veux tous disponibles et reposés. Au dernier moment, des changements d'effectifs peuvent avoir lieu. Peut-être devons-nous aussi monter une équipe d'extraction, en cas de problème.

Devant les visages circonspects des combattants, Freebird poursuivit.

— Je sais que certains ne se sentent pas prêts. Mais on ne peut pas perdre de temps. Si COMNIS modifie le système de sécurité, tout tombe à l'eau, si vous me passez l'expression. De notre côté, tout est OK. Notre virus informatique a été testé et re-testé. Avec la défection de l'un de leurs ingénieurs en cybersécurité et son ralliement à la Résistance, nous avons une longueur d'avance sur eux.

Freebird, les lieutenants et autres gradés quittèrent la salle à l'exception de Casoar. Le capitaine tenait à passer du temps avec ses équipiers tout juste mobilisés. Ils avaient l'habitude des opérations spéciales, mais pas de cette ampleur, pas avec cet enjeu.

